Les mauvaises têtes : roman

Autor(en): **Dunilac, Julien**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France**

Band (Jahr): **5 (1959)**

Heft 2

PDF erstellt am: **30.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-849206

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

JULIEN DUNILAC

LES MAUVAISES TÊTES

ROMAN

A LA BACONNIÈRE, NEUCHATEL

I

Au cours de cette soirée d'hiver, chez M. le juge Parfait, je mesurai vraiment combien Augustin Bertholet avait, à défaut de sa vie, réussi sa mort. En le retranchant des vivants, elle l'avait d'un coup soustrait à toutes nos contingences. Devant cette fin, toute explication paraissait dérisoire. Les belles dames aux épaules frissonnantes m'agaçaient prodigieusement lorsqu'elles parlaient de cet événement. Appliqué à Bertholet, tout me paraissait faux, mesquin, bien en dehors de son épaisse réalité.

Pourtant, tous les assistants à cette brillante réunion auraient juré de ma vanité d'en être. Une excessive amabilité à mon égard en témoignait suffisamment. Que risque-t-on à en montrer à un être socialement inférieur ? Fort peu, en vérité ! A part les politiciens chez qui cette habitude est devenue une seconde nature, seuls les riches la pratiquent avec aisance. Ils paient ainsi leur tribut à la pauvreté, à l'homme de la rue, au gagne-petit et au cul-terreux. Ils en sont d'autant plus prodigues qu'un sourire ou une poignée de main ne coûtent strictement rien. C'est leur anneau de Polycrate jeté au vulgaire pour se maintenir les bonnes grâces du destin.

M. Parfait, en me priant chez lui en même temps que le tout N. ne faisait que ménager ses intérêts. Le président de notre tribunal de district a besoin de moi. Eh oui ! Depuis onze ans je m'occupe de son greffe et j'y fais merveille. Déchargé de la besogne terre-à-terre et de tout souci d'administration, M. le président plane. Les revues de droit s'accumulent sur son bureau, Il donne des articles et des conférences et jamais les dispositifs de ses jugements n'ont été, aux dires de connaisseurs, si bien documentés et si manifestement mûris. M. Parfait qui me doit sa sérénité entend la conserver. L'estime qu'il me témoigne est sa façon d'en prendre conscience. Je crois, sans forfanterie, qu'il prise en moi d'autres qualités encore. Cependant, il a la finesse de croire que je les ai gagnées à son contact. Je devrais donc, selon lui, rendre hommage à ma chance de travailler à ses côtés. Ainsi, sachant que je lui dois tout, voulut-il augmenter en m'invitant ma dette de reconnaisance et m'attacher mieux.

Malheureusement pour lui, je suis médiocrement ambitieux. Nul doute que sans cela ses prévisions se fussent révélées exactes.

Pourtant, il y avait de quoi m'éblouir ! Ne serait-ce que passer sans transition de notre appartement modeste à cet intérieur spacieux et confortable... Outre la fortune qui permet beaucoup, M. Parfait a du goût, ce qui est mieux. Il en a même pour deux, sa pauvre femme s'en trouvant complètement dépourvue. Les plus médiocres de ses invités en convenaient ! Ce qui ne les empêchait pas de se dire : « A la longue ça doit lasser de vivre là-dedans ! » Pour ma part, je m'en serais accommodé, quoique préférant les chambres basses et les meubles rustiques. J'appréciais l'harmonie des lignes, le brocart des rideaux et le moelleux des tapis. M. Parfait avait su créer une atmosphère légère et de bon ton. Il faut lui rendre cette justice qu'on se sentait bien chez lui, comme de s'être trouvé riche soi-même et de bonne compagnie. Dieu que j'aurais été différent si j'étais né dans cette maison ! Notre hôte connaissait la science de l'éclairage, l'art de souligner d'une lumière vive l'arête d'un dossier de fauteuil ou d'un guéridon, tout en lais-

sant dans une douce pénombre une commode dont seules brillaient les ferrures. La dimension des pièces se prêtait à ces jeux. Les yeux mi-clos, je me donnais l'illusion d'être dans un sous-bois d'été où dansent ombres et lumières.

Imagine-t-on une soirée sans la présence de jolies femmes ? J'en vis de belles chez M. Parfait. De moins belles aussi. Les bijoux étant en proportion inverse de la beauté, l'équilibre était merveilleux, chacune étant traitée selon ses mérites. Je ne parlerai pas des personnages qui ne sont pas mêlés à ce récit. D'ailleurs je ne prêtais à leur identité et à leurs propos qu'une attention médiocre. Le souple va-et-vient des robes m'accaparait tout entier. Mes yeux mi-clos jetaient un voile de brume sur le salon ; le vert d'une étoffe le perçait comme un phare. La robe de la petite Mme Desmonts soutenait cette image marine. Celle qu'on appelait ainsi était de ces femmes petites que leur volonté d'être grandes finit par faire paraître telles. Par le jarret et le cou, elle s'évertuait à compenser l'avarice de la nature. Elle y parvenait ; les hommes la trouvaient à la hauteur, oubliant qu'ils devaient, dans la conversation, ployer la taille vers elle. Ils ne faisaient que rendre hommage à la science de leur interlocutrice. Découvrant toute seule les lois fondamentales de l'optique, Mme Desmonts usait de tous les artifices pour réduire son épaisseur au profit de sa hauteur.

J'en parle longuement. J'aime les êtres que me livre la connaissance de leur idée fixe. Mme Desmonts m'était la plus proche des invitées de M. Parfait. Où que je me trouve, j'ai besoin d'un point de repère. Sur cette plage peu connue que figurait le salon de M. Parfait, Mme Desmonts était un radeau. Elle me donnait confiance et Dieu sait si j'en avais besoin !

Ah ! le luxe, en plein hiver, des épaules nues des femmes, nécessitant une maison hospitalière, douillettement chauffée ! Sur mon visage et mes mains abordaient doucement des chairs jeunes et fraîches. A travers les couches d'air, nos antennes s'étendaient, s'entrelaçaient inextricablement. Telle femme noiraude à la peau blanche, dont je sentais à distance, à en défaillir, le souffle et la légère palpitation devait, pour s'éloigner, couper en baissant la paupière les lianes qui l'attachaient à moi. Après un instant de lutte, perceptible à moi seul, son buste s'en détachait, écartait les algues de notre entente muette et, délivré, émergeait en eau libre. Comme elles étaient toutes vulnérables ! L'attention du plus jaloux des maris ne leur portait aucun secours. Fatiguées de n'exister que par leur position sociale et de l'affirmer sans cesse, elles paraissaient deviner en moi le repos de n'être rien d'autre que soi-même. Je sentais leur faiblesse sous leurs rires de gorge, bouclier étincelant contre l'ennui.

Selon une habitude de N., M. Parfait recevait après le dîner. C'était le 15 janvier 1955, année particulièrement froide. J'étais resté longtemps dans ma chambre d'où je domine la ville. Aux limites de mon domaine régnait un froid terrible. Parfois, la neige tombée pendant la journée craquait sous le pas hâtif d'un passant. Puis, le silence se reformait, enserrant toutes choses, toujours prêt à vibrer. Le gel pétrifiait les étoiles, durcissait la terre et les arbres. Un son inaccoutumé et cet univers se fêlait.

Ma toilette achevée, j'avais passé mon seul costume foncé, dont les revers démodés trahissaient l'âge. Il accentuait mon anachronisme, le côté fruste et paysan de ma nature, mais aussi la pâleur de mon long visage, la finesse de mes mains. Je sens rétrospectivement flotter sur ma chemise l'incomparable fraîcheur des lessives de ma mère, l'odeur du grand séchoir ouvert aux vents.

Accoudé à ma table, je laissais courir un temps dont je n'attendais rien d'autre que sa fuite. La pendule de la chambre voisine laissait tomber des gouttes d'eau dont je suivais longtemps la chute. Le présent ? L'avenir ? Le présent se déplace entre les pointillés du temps... Mais l'heure venait de se rendre chez M. Parfait.

J'y descendis à neuf heures, dévalant les ruelles glacées dans une solitude totale. Sous le ciel de nuit veillait une blancheur annonciatrice de la proche pleine lune. Elle éclairait la silhouette des maisons et celle du château : univers inconsistant dans lequel se joue dérisoirement mon destin !

Dernier par le rang, je m'étais fait un point d'honneur de ne pas arriver le premier. Parfaite réussite : devant la belle maison des quais étaient alignées de grosses voitures aux chromes luisants. Elles narguaient ma piteuse venue, mes oreilles et mon nez bleuis de froid.

L'engourdissement du passage brusque à la chaleur, une telle nuit ! J'étais comme une trompette froide ne rendant aucun son.

Au seuil de son salon, janissaire à la perfection saisissante, M. Parfait accueillait ses hôtes. Pas besoin de présentations : à N. tout le monde se connaît. Un bon dosage était réuni : sept ou huit médecins et dentistes, autant d'avocats et de notaires et, par-ci par-là, un industriel, puis le rédacteur en chef du journal local. Et ces dames...

J'étais l'intrus. Pour moi seul, M. Parfait dut déployer ses talents, me menant d'un groupe à l'autre, attendant un creux, une pause dans les conversations pour glisser :

— Très ravissante Madame André, puis-je vous présenter M. Aubusson... Cette femme de médecin semblait aussi grande que Mme Desmonts petite. Sa nonchalance apparente s'appliquait à le faire oublier, comme si les ordres mettaient un très long moment de son cerveau à l'extrémité de ses membres. Je m'inclinai sur sa main languissante.

— M. Aubusson ? fit-elle, surprise que mon nom, précédé d'aucun titre, n'en fût pas suivi non plus.

— Mon collaborateur... et ami, enchaîna, royal, M. Parfait, comme s'il devait, au-delà de toute espérance, combler l'attente de Mme André.

Elle m'adressa m'a-t-il semblé, un sourire de soulagement.

Cette scène se répéta plusieurs fois. Jamais M. Parfait ne se trompa en disant :

— Mon ami... et collaborateur. Sa voix un peu trop haute, comme celle de beaucoup de juristes, très décidée dans la première partie de la phrase, abordait la seconde comme à regret. Comme elle justifiait ma présence chez lui, il en passait néanmoins par là.

J. D.